

ALAIN VAILLANT

UNE SAISON EN ENFER

de Rimbaud

OU LE LIVRE À
« LA PROSE DE DIAMANT »

CHAMPION

Commentaires

AVANT-PROPOS

U*ne saison en enfer* est sans doute la plus commentée des œuvres d'Arthur Rimbaud, parce que, en dehors même de toute considération littéraire, elle permet de suivre une exceptionnelle aventure humaine, devenue aussitôt légendaire ; œuvre-culte d'un auteur lui-même mythique, elle a été le bréviaire de toutes les jeunesses révoltées. Pourtant, cette fois comme la plupart des autres œuvres du poète ardennais, elle est une œuvre difficile, dont la compréhension littérale exige, à chaque phrase, un corps-à-corps herméneutique avec le texte. Il ne sert donc à rien d'apporter sa pierre à cet amoncellement de critiques¹ si, au préalable, on ne s'entend pas sur ce qu'elle signifie ; et, une fois que ce sens, au moins dans ses grandes lignes, est élucidé, il amène avec lui, dans le même mouvement, les principales interprétations qu'il est possible d'en faire et il écarte celles qui sont incompatibles avec lui. *A contrario*, on admettra qu'il est vain de vouloir parler d'un texte à qui n'en a pas démêlé la signification – ou, pire, si l'on n'est pas sûr soi-même de ce que l'on croit en comprendre et que l'on garde un silence prudent sur les nœuds d'obscurité qui sont presque toujours les plus décisifs dans un texte poétique. Car *Une saison en enfer*, à la différence d'un recueil lyrique, raconte quelque chose, du début à la fin. Il faut donc commencer par savoir cette chose qu'il raconte.

Cet obstacle herméneutique a guidé le plan du présent ouvrage. À l'exception des deux chapitres d'ouverture, respectivement consacrés à la figure de Rimbaud poète et à une présentation synthétique de la *Saison*, et d'un chapitre final, portant sur sa postérité, j'ai choisi d'en suivre pas-à-pas les neuf séquences, en

1. On en trouvera une ample sélection dans la bibliographie figurant en fin de volume.

restant au plus près du texte et pour en démêler le plus concrètement possible les difficultés. Arrivé à son terme, ce cheminement littéral aboutit à une vision globale de l'œuvre, qui est la mienne ; mais j'ai veillé, autant qu'il est possible, à ce qu'il ne soit pas prédéterminé par elle – et surtout pas à l'insu de mes lecteurs, qui auront toutes les pièces en main.

Bien sûr, je ne suis pas le premier à avoir tenté de démêler la trame de la *Saison*. Et, parmi ces exégèses méticuleuses, je veux rendre un très sincère hommage, tout particulièrement, aux ouvrages déjà anciens de Margaret Davies, de Pierre Brunel et de Yoshikazu Nakaji¹ ; Yann Frémy² s'est plus récemment attelé à la tâche ; enfin, je salue Alain Bardel, qui est le créateur et l'administrateur d'un site très précieux consacré à Rimbaud (<http://abardel.free.fr/>), qui, par coïncidence, publie en même temps que moi une étude de la *Saison*³. Mais je dois révéler, avant de commencer, un secret de fabrication. Je n'ai pas relu ces livres pour rafraîchir ma mémoire, ni ceux-là ni d'autres, avant de me lancer dans ma propre entreprise. Je craignais que ces voix nombreuses, même les plus autorisées, finissent par infléchir ma propre lecture, soit que je me laisse entraîner à mon insu dans des chemins déjà tracés, soit que je veuille au contraire m'en éloigner, tout aussi inconsciemment. Bien entendu, j'ai soigneusement procédé à ce travail de confrontation, mais après coup, une fois arrivé au terme de mon parcours.

J'ai constaté ici des similitudes, là des divergences. Les similitudes se comprennent aisément : le texte de Rimbaud dit ce qu'il dit, quel que soit le lecteur. Pour ne pas surcharger le livre de

1. Margaret Davies, *Une saison en enfer d'Arthur Rimbaud. Analyse du texte*, Paris, Minard, 1975 ; Pierre Brunel, *Une saison en enfer*, Paris, Corti, 1987 ; Yoshikazu Nakaji, *Combat spirituel ou immense dérision ? Essai d'analyse textuelle d'Une saison en enfer*, Paris, Corti, 1987.

2. Yann Frémy, "te voilà, c'est la force". *Essai sur Une saison en enfer de Rimbaud*, Paris, classiques Garnier, 2009.

3. Alain Bardel, *Une saison en enfer ou Rimbaud l'introuvable*, Toulouse, Presses universitaires du Midi, 2023 (sous presse).

notes indigestes, je ne les ai donc pas indiquées, sauf lorsqu'il s'agissait pour moi de reconnaître mes dettes éventuelles. Quant aux divergences, il m'a semblé qu'elles découlaient souvent des interprétations plus globales de l'œuvre que font les uns et les autres, et qui les orientent dans des directions parfois arbitraires.

Or, s'il est une règle de conduite que je me suis imposée scrupuleusement, c'est de m'en tenir à la lettre même du texte, sans chercher à suggérer la leçon (poétique, politique, religieuse, philosophique, psychologique, etc.) qu'il serait possible d'en tirer mais en m'attachant toujours strictement à l'élucidation de ses deux ordres de difficultés, lexical et syntaxique. J'insiste sur la syntaxe et sur la logique phrastique qu'elle reflète. On fait souvent trop confiance, dans l'analyse des textes poétiques, à la polysémie surabondante de chaque mot, dès lors qu'il est détaché de la trame textuelle, comme si les poètes n'avaient aucun compte à rendre à la logique élémentaire du discours. Mallarmé se déclarait « syntaxier », mais le mot vaut pour Rimbaud, parce que tous deux ont appris leur métier d'écrivain à partir du latin, à la syntaxe extraordinairement synthétique et économique en mots. Jules Romains fait dire à l'un des personnages des *Hommes de bonne volonté*, le normalien Jallez, en pleine conversation avec son camarade Jerphanion : « je me demande très sérieusement si Baudelaire n'est pas le premier qui ait retrouvé dans les temps modernes une certaine intensité admirable dont on ne peut pas avoir l'idée si l'on n'a pas comme toi et moi fait du latin jusqu'à l'os¹. » J'en dirais autant de Rimbaud – comme, d'ailleurs, de Mallarmé. Or tout latiniste, aux prises avec les lignes les plus cryptiques de Sénèque, Ovide ou Tacite, sait bien qu'il suffit d'achopper sur le sens d'un mot, sur un cas ou une forme verbale inattendus, sur une construction syntaxique anormale, puis de partir dans une mauvaise direction, pour être irrémédiablement égaré. C'est à cette vigilance de tous les instants que j'ai voulu me tenir.

1. Jules Romains, *Les Amours enfantines* [1892], dans *Les Hommes de bonne volonté*, t. 1, Paris, Laffont, « Bouquins », 1988, p. 334.

Bien sûr, je ne prétends pas avoir tout compris (je veillerai toujours à signaler les endroits qui me sont restés opaques, sans me contenter du clair-obscur), ni avoir raison contre toutes les autres interprétations, dont la bibliographie mentionne les principales. La vérité est que, à chacune de mes affirmations, même celles qui me paraissent inspirées par le bon sens le mieux partagé, il serait possible d'opposer plusieurs autres, tout aussi vraisemblables. En outre, l'espace restreint de ce livre m'imposait un exercice aussi difficile qu'excitant, être le plus concis possible sans jamais renoncer à dire tout ce qui me paraissait nécessaire pour la pleine intelligibilité du texte de Rimbaud : cela obligeait très souvent à avancer sur une corde raide. En particulier, je savais d'avance que je n'aurais pas la place pour faire écho aux débats intarissables de la critique rimbaldienne.

Que les rimbaldiens qui me liront n'y voient aucune marque d'ignorance ou de désinvolture à l'égard de celles et ceux qui m'ont précédé dans cette voie herméneutique, mais au contraire une tacite connivence. J'aurais craint, d'ailleurs, que ces débats, trop longuement rapportés et à nouveau discutés, finissent par ne plus rendre audible la voix singulière d'un jeune poète de moins de dix-neuf ans. En revanche, j'ai repris à mon compte l'avertissement que le jeune Arthur avait fait à son ancien professeur Georges Izambard, dans sa lettre du 13 mai 1871 (il n'avait pas dix-sept ans !) : « ça ne veut pas rien dire ». Ce qui signifie, pour un collégien et un professeur l'un et l'autre rompus à la syntaxe latine des doubles négations : cela veut dire quelque chose – de précis, cela va sans dire. Quant à moi, je peux seulement attester que ce livre est le résultat d'un compagnonnage ininterrompu d'un demi-siècle avec Rimbaud et que, à défaut de certitude démontrable, il exprime une intime conviction de lecteur prudemment et patiemment forgée avec le temps, au prix de multiples repentirs¹.

1. Je remercie Alain Bardel, Adrien Cavallaro et Agathe Novak-Lechevalier, qui furent mes premiers lecteurs, pour leurs remarques attentives.